

SEPT CHOSES QUE L'ON PEUT FAIRE AVEC UN LIVRE (SANS COMPTER LA LECTURE)

Vanylle Croain

LLCE anglais, L2

Université de Strasbourg

Alors que *Les Crises Invisibles* se conclut sur l'inutilité des livres de la littérature confrontée aux autres domaines composant la société, rendant la littérature moins importante par comparaison, Guéorgui Gospodinov met l'accent sur l'utilité du livre, cette fois-ci, dans *Sept choses que l'on peut faire avec un livre (sans compter la lecture)*. Mais si ces deux textes semblent comporter un message contradictoire, ce n'est pas nécessairement le cas ; ces deux thèmes ne s'opposent pas forcément l'un à l'autre : en effet la littérature peut être inutile dans le même monde où le livre est utile. Le livre et la littérature ne sont pas synonymes d'après Gospodinov : la littérature est comprise comme étant le contenu tandis que le livre serait le contenant, un objet à ne pas confondre avec la masse d'information et d'histoires qui rendent les gens « beaux » selon lui. Le livre, on le met SUR la tête, pour marcher droit, sans réfléchir, à la manière des dames d'antan, pour la posture plus que pour la postérité ; la littérature, on la met DANS la tête, pour ainsi dire, afin d'apprendre à se détourner des sentiers battus. Dans *Sept choses que l'on peut faire avec un livre*, comment Guéorgui Gospodinov parvient-il à provoquer l'attendrissement chez le lecteur à travers son identification au narrateur ?

Guéorgui Gospodinov provoque l'attendrissement du lecteur envers le narrateur à travers l'usage de l'humour dans la langue, aussi nommé le comique de langage. L'auteur utilise la langue pour transcrire l'humour : muni des outils typiques de l'humour, tels que les jeux de mots et les associations de termes surprenants sinon opposés. Ainsi, les livres ne sont plus très en vogue d'après le narrateur, au contraire, ils auraient « commencé à sentir » (Gospodinov 2003) : cette expression indique ici que l'histoire est vieille, passée de mode, et fait référence à un produit périmé ou moisi. Ce que l'on associe avec l'expression (la péremption d'un produit) est évidemment très drôle en contexte : un livre ne peut être périmé. Mais on peut également considérer l'expression très bien choisie car elle permet aussi un sens littéral : les lecteurs font régulièrement mention de l'odeur si particulière des livres. Et si c'est généralement un commentaire positif, ici, l'odeur serait plutôt

nauséabonde : une odeur de moisie. Cette expression est donc un jeu de mots tout à fait réussi parce que très imagé et complet.

De plus, le narrateur manie le lexique et obtient – de manière très consciente – des associations de mots originales et insensées, qui provoquent le rire chez le lecteur : ainsi, il challenge le lecteur de « goûter » son livre avec « l’ouïe » (Gospodinov 2003), un exemple de synesthésie (croisement des sens) qui reprend en partie l’anecdote que le narrateur raconte au sujet de l’histoire de la Bible – dans laquelle on invoque à manger les livres afin de ‘consommer’ leur savoir, d’‘absorber’ leur contenu, par voie orale, comme un médicament contre la bêtise : et la bêtise de cette anecdote ajoute une note humoristique au passage. On a donc ici un type d’association des sens et d’idées, à la manière d’une métaphore filée, qui se complètent et ont un effet des plus drôles.

Le génie de l’auteur est de reprendre des expressions connues de tous de manière originale : ainsi, il utilise l’expression « la voix de l’auteur » dont le sens est normalement figuré (car on n’entend pas réellement l’auteur lorsqu’on ouvre un livre) et lui donne un sens littéral (Gospodinov 2003). La voix de l’auteur peut alors être entendue avec les oreilles du lecteur, non plus simplement avec son imagination et sa reconnaissance de schémas particuliers au cours de sa lecture. On reprend donc l’expression de base « goûter » avec « l’ouïe » : le lecteur entend, littéralement, le contenu du livre.

Cette sorte d’anaphore humoristique dont Gospodinov use plusieurs fois, offre au lecteur le sentiment d’appartenir à un groupe restreint qui a accès aux « inside jokes » de l’auteur : le fait de reprendre un bout d’une première blague dans une seconde rend la seconde incompréhensible à toute autre personne qui n’aurait lu la première et cette inaccessibilité favorise ceux qui connaissent la première. C’est la méthode de beaucoup de comédien, dont les blagues deviennent des clichés, réutilisables en beaucoup d’occasions parce qu’elles font partie d’associations d’idées communes à un groupe privilégié. De cette manière, le lecteur se sent ‘spécial’ pour ainsi dire, tout au moins il s’identifie au narrateur qui semble le favoriser à sa façon. Et l’identification au narrateur est nécessaire pour ressentir de la sympathie envers lui, et finalement, devenir compatissant envers et attendri par lui.

L’auteur utilise donc la forme, mais également le fond pour attendrir le lecteur : en effet, il fait appel à la qualité émotionnelle du lecteur en lui racontant des histoires auxquelles il peut s’identifier.

Le narrateur raconte des histoires comme celle issue de la Bible, ce qui ramène inconsciemment le lecteur au monde de l’enfance, peuplé de divers contes et merveilles, ravive des souvenirs d’enfance et déclenche la nostalgie de l’âge d’innocence, un paradis perdu. Cette

association de pensées rend le lecteur réceptif au texte, en dépit des histoires farfelues que raconte le narrateur. Le lecteur signe une sorte de pacte avec le narrateur : il peut mettre de côté sa raison et sa logique durant la lecture du texte et le narrateur peut ainsi le divertir. Ce pacte est nécessaire dans toute lecture fantastique, afin que le lecteur puisse s'amuser des aventures décrites et plonger dans le monde qu'on lui dépeint.

De plus, le choix du narrateur n'est pas innocent : la manière dont il raconte ses propres souvenirs semble ramener le lecteur à sa propre enfance, mieux encore, le lecteur devient témoin de ses aventures à travers les yeux du narrateur enfant, qui retrace ses pensées comme il les a pensés étant enfant. Le narrateur mentionne le fait qu'avec un enfant, rien n'est lu, puisque les jeunes enfants ne savent pas lire et pourtant, ils savent s'occuper avec un livre aussi bien que s'ils pouvaient le lire, voire plus : c'est d'ailleurs le thème principal du texte, on peut faire énormément de choses avec un livre. La manière de raconter sa propre expérience à la manière d'une anecdote le rend proche du lecteur qui s'identifie beaucoup mieux qu'avec un récit véridique mais historique et donc lointain. On a donc affaire à un narrateur extrêmement doué pour rendre la vie à des choses passées.

Le narrateur raconte des anecdotes tout à fait extraordinaires et visiblement improbables, comme la plantation des livres ou le fait de manger les livres selon l'adage « avale-le » qu'il mentionne (Gospodinov 2003), mais de par l'usage du présent, le lecteur les lit comme vrais, tout en les sachant faux au fond. Les anecdotes semblent alors tout à fait logiques sans le conditionnel qui pourrait insuffler le doute et le lecteur met de côté ses propres connaissances et remises en doute de la véracité des propos lus afin d'apprécier cette lecture humoristique et attachante.

La seule présence des anecdotes en question favorise l'attendrissement chez le lecteur : à la vue, si l'on peut dire, de cet enfant positivement naïf qui comprend tout au pied de la lettre et va jusqu'à manger les pages d'un livre parce qu'une histoire biblique le lui aurait conseillé, le lecteur ne peut qu'être béat de compassion. Le lecteur s'identifie à l'enfant en lui qui aurait probablement tenté d'enterrer son livre aussi, pour voir quel type d'arbre pousserait à son endroit. Ce qui semble comique à un adulte est en fait une expérience très sérieuse, dont le narrateur attendait d'ailleurs les résultats – peu concluants – avec impatience : lorsqu'il est clair que l'arbre ne poussera pas, il en tire une conclusion irréfutable également très comique sur la stérilité du livre, qu'il ne remet jamais en cause. (On retrouve ici encore une association étrange : dire d'un livre qu'il est stérile est difficile à envisager pour n'importe quel lecteur fervent, car il débattrait à l'infini sur ce qu'un livre apporte à son lecteur : connaissance, savoir, confort, distraction, amitié même, etc...).

Le texte se termine, comme un sketch de comédien, sur une chute, c'est-à-dire le moment le plus drôle du texte. Au moyen de l'absurde et du comique de situation, le narrateur provoque le rire

chez le lecteur. Le livre qu'il promène en laisse comme un chien est en fait une baleine, pour la meilleure des raisons : parce que le livre est en fait *Moby Dick*. Le génie de l'humour est qu'il ne fonctionne que dans un groupe qui partage une tradition, des références et autres codes culturels communs. Ainsi, le lecteur qui n'a jamais lu *Moby Dick*, et ne connaît donc pas l'histoire, ne comprendra pas le rapport entre la baleine et le livre, et il sera insensible à l'humour présent dans cette phrase. Alors que pour les lecteurs qui sont dans la confidence, autrement dit, les lecteurs qui partagent des références communes parmi lesquelles fait partie le roman *Moby Dick*, cette phrase sera un trésor de plaisanterie. L'inconscient collectif fait en sorte que la blague fonctionne mais sans cette culture partagée, elle tombe à plat. Puisque le lecteur fait partie de cette culture commune au narrateur, il se sent plus proche de lui, similaire à lui et donc s'y identifie d'autant plus.

Guéorgui Gospodinov parvient à provoquer l'attendrissement du lecteur à travers son identification au narrateur aux moyens du rire, pour le moins efficace puisqu'en lisant ce texte, le lecteur ne peut s'empêcher de sourire. C'est également la preuve d'une traduction fidèle : en effet, il est bien connu que l'humour est une difficulté conséquente dans le travail de traduction. Il ne s'agit plus 'seulement' de traduire les mots – ce qui, en soi, est déjà une entreprise de taille – mais de traduire une part de culture qui n'a potentiellement pas d'équivalent dans la culture dite cible, ici la culture française. C'est grâce au talent de la traductrice Marie Vrinat, reconnue pour ses traductions du bulgare au français, que le lecteur n'a pas besoin de faire des rapprochements avec la langue d'origine pour comprendre, le texte lui est facilement accessible. C'est un travail de traduction et de retranscription de l'humour très minutieux qui donnerait presque envie au lecteur de connaître la suite : après tout, le même auteur qui écrit « La littérature peut être reconnue comme inutile, surtout en temps de crise » dans *Les Crises Invisibles* (Gospodinov 2003), écrit aussi qu'il pourrait encore donner 77 autres raisons soutenant l'utilité des livres.

Bibliographie

Gospodinov 2003 : Gospodinov, G. Sept choses que l'on peut faire avec un livre (sans compter la lecture). – In : L'Alphabet des femmes, récits. Traduction Marie Vrinat-Nikolov, Arléa, 2003. Site web Ecrivains de Bulgarie [accédé le 26 juillet 2020]. <<http://litbg.eu/gueorgui-gospodinov/25-extraits-slectionnes/gueorgui-gospodinov/231-les-crisis-invisibles-extrait.html>>.